

Et les puissances souveraines
Remettre entre vos mains les rênes
D'un empire à vos lois soumis,
Reconnaissant et plein de zèle,
Que n'ai-je su, comme eux fidèle,
Acquitter ce que j'ai promis !

Mais, hélas ! que ma conscience
M'offre un souvenir douloureux ;
Une coupable indifférence
M'a pu faire oublier mes vœux :
Contas, j'en entends le murmure,
Malheureux ! je suis donc parjure.
Mais, non ; fidèle désormais,
Je jure à ces autels antiques
Parés de vos saintes reliques,
D'accomplir les vœux que j'ai faits.

Vous, tombeau sacré que j'honore,
Enrichi des dons de nos rois,
Et vous, bergère que j'implore,
Ecoutez ma timide voix.
Pardonnez à mon impuissance,
Si ma faible reconnaissance
Ne peut égaler vos faveurs.
Dieu même, à contenter facile,
Ne croit point l'offrande trop vile
Que nous lui faisons de nos cœurs.

Les Indes, pour moi trop avares,
Font couler l'or en d'autres mains ;
Je n'ai point de ces meubles rares
Qui flattent l'orgueil des humains.
Loin d'une fortune opulente,
Aux trésors que je vous présente
Ma seule ardeur donne du prix ;
Et si cette ardeur peut vous plaire,
Agréez que j'ose vous faire
Un hommage de mes écrits.

Eh quoi ! puis-je dans le silence
Ensevelir ces nobles noms
De Protectrice de la France
Et de ferme appui des Bourbons ?
Jadis nos campagnes arides,
Trompant nos attentes timides,
Vous eurent leur fertilité ;
Et par votre seule prière
Vous désarmâtes la colère
Du ciel contre nous irrité.

La mort même à votre présence
Arrêtant sa cruelle faux,
Rendit des hommes à la France
Qu'allaient dévorer les tombeaux.
Maîtresse du séjour des ombres,
Jusqu'au plus profond des lieux sombres
Vous fîtes révéler vos lois.
Ah ! n'êtes-vous plus notre mère,
Genevève, ou notre misère
Est-elle moindre qu'autrefois ?

Regardez la France en alarmes
Qui de vous attend son secours.
En proie à la fureur des armes
Peut-elle avoir d'autre recours ?
Nos fleuves devenus même rapides
Par tant de cruels homicides
Sont teints du sang de nos guerriers.
Chaque été forme des tempêtes,
Qui fondent sur d'illustres têtes
Et frappent jusqu'à nos guerriers.

Je vois en des villes brûlées
Régner la mort et la terreur ;
Je vois des plaintes désolées
Aux vainqueurs même faire horreur.
Vous qui pouvez finir nos peines
Et calmer de funestes haines,
Rendez-nous une aimable paix !
Que Bellone, de fers chargée,
Dans les enfers soit replongée
Sans espoir d'en sortir jamais.

FRANÇOIS AROUET,

Étudiant en rhétorique et pensionnaire.
Au collège de Louis-le-Grand.

SCIENCE.

Les deux Abbés de Fénélon.

(Suite.)

V.

M. de Fénélon, voyant que le succès de la mission de Kenté, ne répondait ni aux efforts ni aux sacrifices qu'on y faisait (1), prit la résolution de se consacrer à l'éducation des jeunes enfants sauvages. Il crut avec raison que c'était un des moyens les plus efficaces de travailler à la conversion et à la civilisation de ces peuples déçus. Le moment semblait d'ailleurs très-favorable pour reprendre ce projet plusieurs fois tenté et toujours abandonné. Les Iroquois, comme nous l'avons vu, brisaient peu à peu les liens qui les avaient retenus jusque-là dans leur étroit territoire : ils cherchaient à se rapprocher des Français à mesure qu'ils subissaient l'influence du christianisme. D'un autre côté, le roi ne pouvait manquer de seconder ce projet qui entraînait si bien dans ses vues : il avait souvent exprimé le désir de voir civiliser les sauvages pour en faire, suivant le cas, des alliés fidèles ou des sujets dévoués (2). Elever ces différentes tribus à la dignité de nation, leur inspirer les sentiments de l'honneur et de la justice ; c'était là sans doute une idée pleine de générosité et de grandeur ; mais pour Louis XIV, une nationalité ne pouvait exister en dehors de la nationalité française : la civilisation, c'était la langue française, et, comme on disait alors, les coutumes françaises. Au milieu des splendeurs du Louvre ou de Versailles, il ne pouvait comprendre qu'une peuplade soumise à son sceptre restât étrangère à cette civilisation, quand toute l'Europe en subissait l'influence. M. de Frontenac, qui avait pu constater avec un légitime orgueil les effets de cette influence en Allemagne, sur la fière république de Venise, et jusque chez les Turcs, partageait l'erreur de son maître. Dès son arrivée en Canada, mais surtout dans l'assemblée solennelle des Etats qu'il avait tenue à Québec pour donner aux premiers actes de son administration plus d'éclat et d'autorité, il avait hautement témoigné sa surprise de trouver si peu de français chez les sauvages (3). Un pareil état de choses constituait à ses yeux un véritable désordre : comment pouvait-on être Iroquois ou Huron ? faire profession de christianisme-

(1) M. Faillon, *Vie de la Sr. Bourgeoys*, t. 1, p. 24. Le P. Leclercq, *Etablissement de la Foi*, t. II, p. 80.

(2) Documents de Paris, t. IX. Correspondance officielle de cette époque ; mais surtout les instructions de Colbert à M. de Courcelle.

(3) "Quand il pourra dire à Sa Majesté que les Religieux qui sont employés dans les missions s'appliquent avec plus de zèle que jamais à la conversion des Sauvages ; qu'ils songent par des moyens qu'ils n'ont peut-être pas encore pu pratiquer, à les rendre sujets de J.-C. et du Roi tout ensemble, et qu'il verra que, dans la pratique et le commerce qu'ils ont continuellement avec eux, ils leur inspirent l'envie d'apprendre notre langue et de quitter des mœurs et une façon de vivre qui est aussi contraire et opposée à l'esprit du christianisme qu'elle l'est au sentiment d'une personne véritablement raisonnable ; ils doivent être persuadés qu'ils recevront des nouvelles marques de protection," etc. Harangue prononcée par M. le comte de Frontenac à l'assemblée tenue à Québec le 28 octobre 1672, en l'église des P. P. Jésuites ces religieux employés dans les missions !

"J'ai fort témoigné aux PP. Jésuites l'étonnement où j'étais de voir que de tous les Sauvages qui sont avec eux à Notre-Dame de Foi qui n'est qu'à une lieue et demie de Québec, il n'y en avait pas un qui parlât français, quoiqu'ils fréquentent continuellement parmi nous, et leur ni dit que je croyais que dans leurs missions ils devaient songer, en rendant les Sauvages sujets de Jésus-Christ, de les rendre aussi sujets du Roi : que pour cela il leur fallait inspirer l'envie d'apprendre notre langue, comme les Anglais leur apprennent la leur, essayer de les rendre plus sédentaires, et de leur faire quitter une vie si opposée à l'esprit du christianisme, puisque la véritable moyen de les rendre chrétiens était de les faire devenir hommes. Mais (Ecriture chiffrée) "quelque mine qu'ils fassent, ils ne veulent pas entendre ce langage, et pour nous parler franchement, ils songent autant à la conversion du castor qu'à celle des âmes, car la plupart de leurs missions sont de pures moqueries, et je ne croirais qu'on leur dût permettre de les étendre plus loin, jusqu'à ce qu'on vil une église de ces sauvages mieux formée. J'ai fort exhorté Messieurs du Séminaire de Montréal d'en user de la sorte à Quintay et d'inspirer ces sentiments à leurs Sauvages, ce qu'ils m'ont promis, et ce qui peut-être excitera les autres par jalousie d'en faire autant." (Lettre de Frontenac à Colbert, 2 nov. 1672.)

J'ai cru utile de citer ces passages pour mieux faire comprendre les faits postérieurs, quoiqu'il soit pénible de voir un homme qu'on voudrait toujours admirer tenir un pareil langage.